DE LA PROTECTION DE L'ENFANCE À LA HAUTE COUTURE

LE CHEMIN EXCEPTIONNEL DE SAMI NOURI

Sami Nouri, jeune d'origine afghane, est en train de devenir une figure de proue de la haute couture à 26 ans, comme John Galliano ou Jean-Paul Gaultier avant lui. Le chemin reste encore long, mais il semble armé d'une immense force due à l'extraordinaire expérience qu'il a vécue en passant du stade d'enfant abandonné dans des circonstances abominables, au statut de mineur non accompagné qui lui a offert toutes les chances d'un bel avenir. À un moment où les reportages se multiplient sur certains dysfonctionnements de l'Aide Sociale à l'Enfance (ASE), il n'est pas sans intérêt de montrer la face lumineuse de la protection de l'enfance.

***Le Jas* : Comment vous êtes-vous retrouvé en France et quel a été votre premier contact avec l'ASE ?**

Sami Nouri : Je suis né, pour mon malheur, à Mazâr-e Charîf dans le nord de l'Afghanistan, sous le joug des talibans, en 1993. Mon père, Abas Nouri, qui était commerçant et humaniste, refusait la dictature des talibans et leur racket. Les talibans ont alors enlevé mon frère aîné en représailles, et quand ils l'ont rendu à mes parents, il est mort de ses blessures dans les bras de ma mère. Mon père a alors décidé de fuir ce pays en passant par l'Iran et la Turquie avec l'espoir de pouvoir un jour reconstruire notre vie en Europe. Mais ce chemin n'a pas été facile puisque ma famille a dû me confier, seul, à un passeur pour rejoindre la France. J'avais 14 ans.
Je me suis retrouvé un jour abandonné, sur un banc, à Tours, sans connaître un mot de français, sans savoir où j'étais. Ce sont alors des policiers qui m'ont pris en charge à 2h du matin, avec une gentillesse inouïe, alors qu'ils ne comprenaient pas un seul mot de ce que je disais. C'est à partir de là que j'ai été pris en charge par les services de protection de l'enfance qui n'ont cessé de prendre en considération ma détresse avec toujours le souci de me donner les atouts pour retrouver un avenir dans ce merveilleux pays d'accueil qu'est la France où j'ai fini, plusieurs années plus tard, par retrouver ma mère et ma sœur, mais pas mon père dont on ne sait plus rien.

***Le Jas* : Après avoir connu les pires moments que peut connaître une existence d'enfant, que pensez-vous de votre prise en charge par l'ASE ?**

S.N. : Les services de l'ASE, mais aussi les enseignants, tous ceux qui ont eu à s'occuper moi, ont toujours été à mes côtés. Ils m'ont soutenu dans chacune de mes démarches ou demandes. Au début, j'ai été placé de foyer en foyer, puis j'ai bénéficié de placements familiaux,

avec des accueillants qui sont devenus une vraie famille. En France, quand on travaille et qu'on fait tout pour s'en sortir, il y a un nombre incalculable de personnes qui peuvent et souhaitent vous venir en aide. C'est une chance extraordinaire dont tout le monde n'a pas toujours conscience.
Cela m'avait d'ailleurs surpris de voir que beaucoup de jeunes dans les établissements où j'ai été pris en charge rechignaient à aller au lycée ou au travail, en préférant glandouiller dans leur chambre ou faire des bêtises dès que les éducateurs avaient le dos tourné. Et je me disais qu'ils ignoraient la chance qu'ils avaient de pouvoir être scolarisés alors que je n'avais connu, durant mon enfance, que des enfants qui travaillaient durement et qui ne rêvaient que d'une chose : aller à l'école. Leur vie se résumait à trois mots : travailler, se nourrir et dormir. Avec une seule demi-journée, le vendredi après-midi, jour de prière, pour se reposer.
Je voudrais insister sur un point qui explique que je sois en capacité aujourd'hui de faire un beau métier. Toutes les personnes qui se sont occupées de moi ont toujours cherché à m'aider à réussir à partir du moment où elles avaient découvert mes talents pour la couture. On entend souvent dire que les travailleurs sociaux sont démotivés, moi je ne peux dire que le contraire.

***Le Jas* : À quelle étape êtes-vous aujourd'hui arrivé dans votre itinéraire menant à la haute couture ?**

S.N. : J'ai eu la chance de suivre des cours dans un institut prestigieux, d'être accueilli en alternance chez Jean-Paul Gaultier, d'être aidé par de nombreuses personnes désintéressées pour pouvoir présenter des collections. La dernière a eu lieu à Paris et a eu un grand retentissement. Mais je sais aussi que le chemin de la réussite est encore long et que ma carrière est fragile dans ce milieu tumultueux de la mode et réservé à une élite.
Il me faudra encore faire mes preuves, encore et encore. Et la crise du Covid-19 a bien failli me faire tout perdre. Mais après tout ce que j'ai connu, j'envisage toujours les choses de manière positive et je n'ai plus peur de rien. Et puis, c'est ma plus grande fierté, depuis le 26 juin 2017, je suis né une deuxième fois en obtenant la nationalité française, un pays dont je chéris les valeurs. C'est d'ailleurs pourquoi dans mes créations, je m'applique toujours à leur insuffler un vent de liberté en pensant aux femmes brisées de mon pays d'origine.
Mon passé m'a construit et c'est aujourd'hui ma fierté. ■

© Le Jas

Sami Nouri échange avec Karine Senghor, directrice de l'Action Sociale et Jean-Louis Sanchez, directeur éditorial du *Jas*.